

PAJTIM STATOVCI

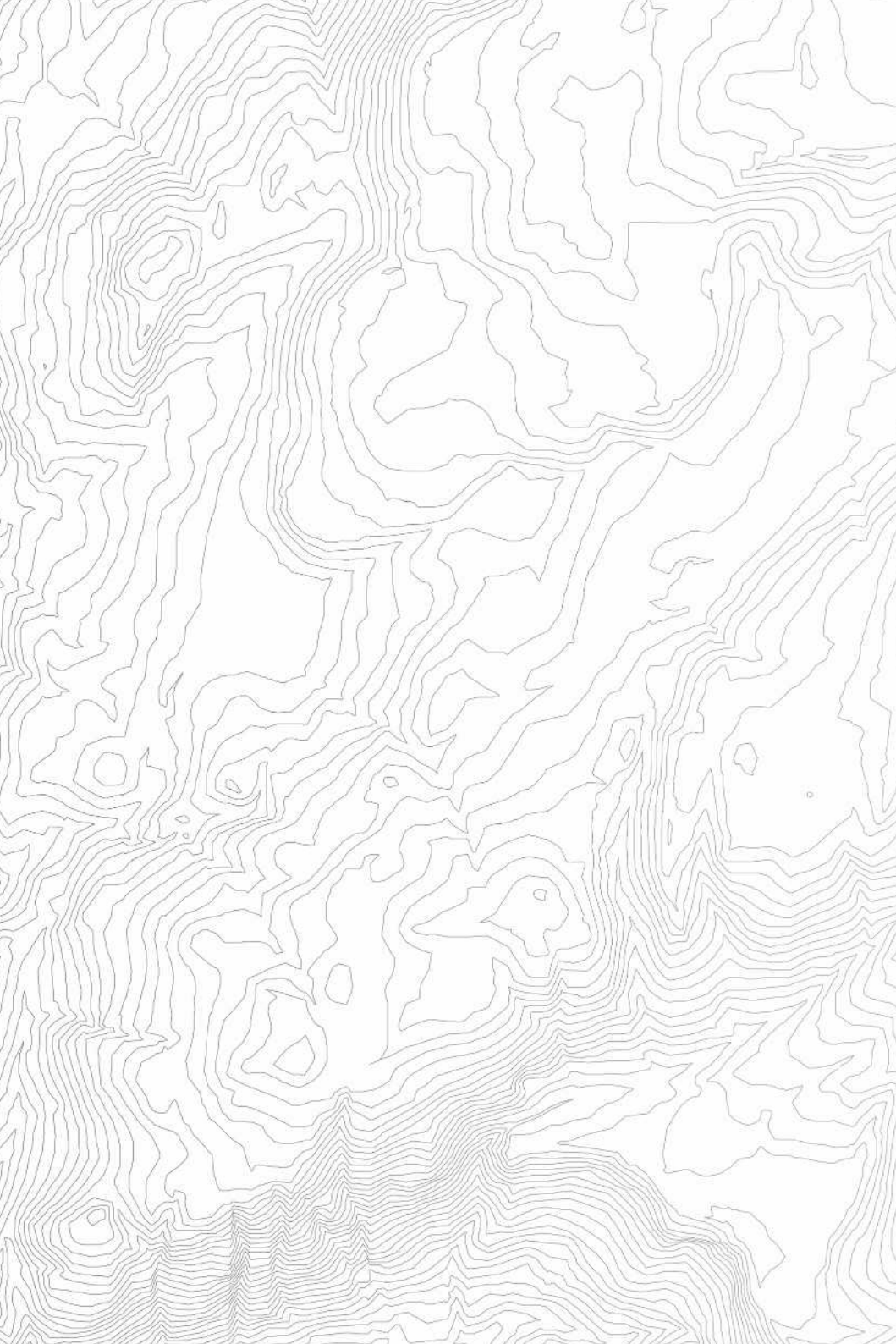
Bolla

Traduit du finnois par Claire Saint-Germain



Les Argonautes

ROMAN



Bolla

DU MÊME AUTEUR

Mon chat Yugoslavia (Éditions Denoël, 2016)

La Traversée (Éditions Buchet Chastel, 2021)

PAJTIM STATOVCI

Bolla

roman

Traduit du finnois
par Claire Saint-Germain



Ouvrage publié avec le concours de



Titre original : BOLLA

© Pajtim Statovci et la maison d'édition Otava, 2019

Tous droits réservés

© Les Argonautes Éditeur, 2023, pour la traduction française

Le dessin de la page 249 © Pajtim Statovci et Mirella Mäkilä

Graphisme : Lauriane Tiberghien

Photo couverture : © Isi Martínez

Portrait de l'auteur : © Anna Kurki

ISBN : 978-2-494289-05-5

*Pour en savoir davantage sur Les Argonautes Éditeur
et suivre l'actualité de la littérature européenne,
abonnez-vous à la newsletter sur notre site.
www.argonautes-editeur.fr*

bolla

1. fantôme, bête féroce, diable
2. espèce animale inconnue, créature proche du serpent
3. personne extérieure, étrangère, invisible

Une fois qu'il eut créé le monde, Dieu se prit à regretter son ouvrage.

Il alla voir le diable, qui Lui demanda :

– Quel est le problème ?

– Il y a un serpent dans mon Paradis, exposa Dieu.

– Tiens donc, tiens donc, répliqua le diable sans dissimuler son sourire mielleux.

Il claqua des lèvres, attendant que Dieu baisse la tête pour lui demander une faveur – et ainsi fit Dieu.

– Donne-moi un enfant de Dieu et je ferai ce que tu veux, je retirerai mon serpent de ton Paradis, annonça le diable à Dieu agenouillé devant lui.

– Un enfant de Dieu, répéta Dieu.

– Oui, un enfant de Dieu, énonça le diable, après quoi Dieu réfléchit.

– Très bien, finit-Il par dire, désespéré. Je te donnerai un enfant pour cela.

22 janvier 2000

J'ai vu un homme trouver la malemort, j'ai vu le bras d'un soldat arraché sur une grande route, on aurait dit un brochet extirpé de sous la terre, j'ai vu des frères séparés à la naissance, des maisons incendiées et des bâtiments écroulés, fenêtres cassées vaisselle brisée affaires volées, tellement d'affaires tu ne croirais pas combien il reste d'affaires quand la vie est tabassée autour d'elles, les objets meurent aussi lorsqu'on les prive de leur propriétaire.

J'ai vu des choses horribles, horreur sur horreur, des cadavres échoués sur le rivage comme des bois flottés, des actes monstrueux, malsains, d'irrémissibles péchés, des tireurs alignés, un plein village d'enfants et leurs parents à genoux, leurs victimes, et moi je savais que sous peu plus un seul ne serait en vie, aujourd'hui c'est affiché en gros dans ma tête, cette expression que chacun d'eux avait, leur conscience d'une fin imminente donnait à leur visage l'air vide et figé des poupées de porcelaine, et, même s'ils se soutenaient et s'agrippaient les uns aux autres et se pissaient dessus et nous suppliaient de ne pas tirer, ils se touchaient quasiment comme des étrangers, les maris leurs femmes et les mères leurs enfants, en se pressant

les uns contre les autres ils se repoussaient alors qu'on aurait pu s'attendre à l'inverse. Ça m'a surpris qu'à un moment pareil vivre soit si contraire à l'amour, une sensation de mort si vivide.

J'ai tenu dans ma paume le cœur d'un ami, enfoncé la main dans sa poitrine déchiquetée, saisi son aorte déchirée glissante comme une anguille, senti contre mes phalanges ses vertèbres pareilles à des dents, reposé mes doigts sur les oreillers mouillés de la plèvre.

J'étais couché près d'un homme tombé sous les balles, dans les bois je couchais à son côté je ne pouvais pas l'abandonner, tu le crois je ne pouvais rien faire sinon veiller à ce qu'il reste en vie, et je nouais mes bras autour de lui et les pressais sur les bandages et je sentais chaque tentative que faisait son cœur pour battre à son rythme habituel, le grondement des organes à l'intérieur et le ventre s'emplissant de sang et durcissant, le mouvement effaré de chaque organe comme la voix d'un animal étranger.

Je couchais avec un homme tombé ainsi sous les balles et il s'est écoulé de nombreuses heures avant qu'on nous découvre, comme par un caprice de la nature au cœur de la forêt obscure on nous a retrouvés, on nous a évacués vers l'hôpital de campagne où je l'ai opéré, j'ai raccommodé son intestin éclaté et aussi sa jambe infectée que j'ai amputée jusqu'au genou, et je lui ai raconté ce qui s'était passé dans les bois quand il a fini par se réveiller en peinant à croire qu'il était encore vivant, et il a pris ma main, il a pleuré et il l'a embrassée, il a dit qu'il se souvenait de moi dans la forêt, merci, il a dit ensuite, je te serai éternellement reconnaissant, tu m'entends, éternellement de cette vie.

Au bout de quelques mois j'ai reçu une lettre de cet homme, j'avais été transféré ailleurs comme infirmier militaire et je l'avais déjà oublié. Sa lettre disait : tu m'as embrassé dans la forêt, n'est-ce pas, n'est-ce pas que tu m'as embrassé sur la bouche, et

mon cou et mes joues et mon front tu les as embrassés, et tu m'as touché puisque tu croyais que je dormais, puisque tu croyais que je mourais ? Parce que j'avais si froid, tes lèvres étaient du feu. N'est-il pas vrai que mes souvenirs ne sont pas un rêve ?

J'ai lu sa lettre des dizaines de fois mais seulement quelques-unes jusqu'à la fin, il me remerciait tout d'abord de lui avoir sauvé la vie, redisait la même chose : je te serai éternellement reconnaissant, de chaque lever du jour, de chaque nuit où il m'est donné d'être en vie. Et ensuite il écrivait : peut-être, peut-être nous pourrions nous revoir, peut-être refaire pareil ou quelque chose, oui, cette fois éveillés tous les deux j'ai bien aimé

non

pardon de

t'écrire ainsi

j'habite Belgrade

si tu veux venir un jour

Je t'attendrai au cours des prochaines semaines au pied de la statue du prince Mihailo, je serai assis sur les marches blanches chaque mercredi et chaque samedi à midi, je porterai une chemise blanche et un pantalon noir, tu me reconnaîtras sans doute au tissu flottant sous lequel devrait se trouver la jambe que tu m'as ôtée.

Voilà ce qu'il m'écrivait, et je ne suis jamais allé le rencontrer, non, même si une fois j'ai failli puisque j'étais à Belgrade pour un temps, je n'y suis pas allé parce que je ne voulais pas

l'embrasser plus jamais, non, bien sûr que non, un homme privé de sa jambe, qui donc ferait une chose pareille, toucherait un invalide

Quelques semaines après, son père m'a écrit pour m'annoncer que son fils s'était tiré un coup de pistolet dans

la bouche, un faire-part pour l'enterrement était joint. J'ai regardé cette lettre pendant des jours, je la sortais de ma poche poitrine le soir et parfois aussi le matin. Elle sentait la fumée et son odeur acide, un mélange de carton humide et de plastique brûlé flottait partout, s'accrochait à mes doigts et grimpait sur mes bras et jusque dans ma bouche quand je me brossais les dents, sur mes vêtements dont elle ne partait plus même avec de l'eau vinaigrée, et pour finir j'ai jeté la lettre comme l'écrit d'une bête féroce, et ensuite je me suis dit je suis médecin, je suis médecin je suis chirurgien j'aide les gens

Après l'enterrement le père de cet homme m'a écrit de nouveau il disait : « Je sais tout, tu vois très bien de quoi je parle, même un Albanais ne ferait pas ça. »

C'était encore ce papier à lettres. Devenu fange il me suivait partout, me restait sur la peau même après le bain, même lorsque j'avais changé tout le linge de mon appartement, il s'immisçait avec moi à la boulangerie, au-dessus de la table d'opération, en voyage de Belgrade à Gradnja via Kamenica. Où la fange s'est transformée en pluie torrentielle pendant des jours : l'eau remplissait les gouttières et les canalisations et serpentait, striée, sur le bord de la route, noyant les fleurs, les prés et les mousses, arrachant les panneaux et les clôtures, pulvérisant l'asphalte et s'infiltrant en fin de compte, impétueuse et irascible, dans les habitations où elle montait jusqu'aux genoux

« Je vais mener à terme ce que mon fils n'a pas fait : œil pour œil, je viens te chercher sale pédé. »

c'est sur ces mots que la lettre se terminait, tu imagines, un peu plus, et j'y serais allé

1

La première fois, je le vois traverser la rue. Ce qui me frappe en premier, c'est sa tête baissée qui se tourne à peine alors qu'il traverse un carrefour encombré, puis ce corps mince comme un fil que de longues jambes telles deux cordelettes traînent à leur suite. Ses cheveux sont divisés par une raie au milieu comme deux ailes de corbeau, et il serre un tas de livres contre sa poitrine ; il oublie l'autre bras tantôt en arrière, tantôt sur le côté, puis enfonce la main dans sa poche pour remonter son jean légèrement moulant en velours rouge foncé.

Je suis assis à l'ombre en terrasse d'un café et il avance dans ma direction, le soleil dans la nuque, homme adulte dans un corps d'adolescent, et bientôt je le vois de tout près, un instant je vois trembler ses cils quand il me dépasse, je vois des choses dans les poches de son pantalon, la fine pilosité de sa nuque, ses avant-bras rasés, et puis il s'avance sur la terrasse de ce même café désert, reste un moment debout près d'une table située à l'autre extrémité, ma cigarette est consumée et il semble gêné comme s'il savait qu'on l'observait. De tout son corps il commence à former un soupir, bientôt noyé en souffle frêle dans le plus timide creux du poing que j'aie jamais vu, devant sa bouche la paume s'ouvre face à la rue, lentement,

telle une fleur qui éclot, et ensuite seulement il dépose ses livres sur la table et s'assoit.

C'est le début du mois d'avril et je ne peux détacher mes yeux de lui. Il paraît farouche et perdu comme s'il vivait un rêve désagréable, suivait un autre tempo et d'autres règles, et dans sa posture et ses gestes – dans la prudence qu'il met à ouvrir ses livres comme s'il craignait d'en casser la couverture, dans sa manière de tenir le stylo qu'il a sorti de sa poche comme si c'était un morceau de cristal, de presser ses tempes et de fermer les yeux pour se donner un air concentré quoique je le soupçonne de se retenir plutôt de jeter des regards autour de lui – il y a quelque chose de nu et d'indompté ; d'inexplicable mais éloquent.

Je me lève et me dirige vers lui. J'ignore comment j'ose, pourquoi il me semble nécessaire de faire connaissance avec lui.

– *Zdravo*, dis-je en serbe.

– Bonjour, répond-il en écho sur une note cristalline presque semblable à la voix de mon épouse, le regard posé sur les pages d'un livre grand ouvert dont le texte est composé si petit et serré que la langue en est difficile à déchiffrer.

– Je peux m'asseoir ? je demande en tirant une chaise.

– Bien sûr.

Il jette des coups d'œil alentour, fait ensuite un signe de tête vers le siège et me regarde dans les yeux, et je me dis que cet homme est d'une beauté immense, miraculeuse, ses iris semblent un ciel qui se prépare à la tempête et sa barbe soignée s'accorde à ses cheveux d'un brun tirant sur le roux, bien entretenus, il a le dos long, comme un cheval, et un visage symétrique et charmant, et après je ne me souviens plus, non, combien de temps s'est écoulé depuis sa réponse, depuis combien de temps je ne fais que le regarder et lui me

fixe comme on regarde un ami dont on a été séparé pendant des décennies.

– Je m'appelle Arsim, dis-je en lui tendant la main.

– Miloš, répond-il en la saisissant de ses doigts froids et osseux. Enchanté, dit-il, et je relâche mon étreinte, je fonds dans ses yeux tristes et vieux sur lesquels pèsent des paupières lourdes et ridées.

L'heure suivante s'écoule avec plus de chaleur que je n'en ai connu jusque-là dans ma vie. Nous commandons un second café, étouffons nos voix, et lorsque je remarque ses livres en anglais nous changeons de langue. Cela semble naturel ; en anglais nous ne sommes pas albanais et serbe mais détachés d'ici, des pages arrachées à un roman.

Je comprends qu'il est mon aîné d'une année ; âgé de vingt-cinq ans il étudie la médecine à l'université de Pristina et pense très probablement se spécialiser en chirurgie, il est originaire de la petite ville de Kuršumlija, de l'autre côté de la frontière, à trente kilomètres au nord-est de Podujevo, ma ville natale, elle-même à trente kilomètres au nord-est de Pristina, et il parle, outre sa langue maternelle et l'anglais, couramment l'allemand, et même quelques mots d'albanais.

Je lui raconte moi aussi des choses banales de ma vie, de celles qu'on débite à une nouvelle connaissance, lui donne mon âge et ma ville d'origine, lui explique que mon prof d'anglais de père m'a donné le goût des langues étrangères et que j'espère un jour pouvoir enseigner la littérature ou corriger des articles pour un journal ; tandis que je parle je sens sur ma joue la glu de ses regards, il observe le moindre de mes mouvements, le dos voûté et la tête inclinée il écoute avec attention comme s'il cherchait à retenir par cœur tout ce que je dis.

Je lui explique que je suis moi aussi à l'université, en littérature, histoire et anglais, enfin je ne sais pas, en tout cas

je les ai étudiés, et lui en parler m’embarrasse car l’université où je me suis inscrit il y a des années n’est plus la même que celle où il est étudiant, où nous avons commencé nos cursus à peu près au même moment.

Nos cafés terminés nous nous regardons un temps et cela paraît juste et réel, tout le contraire de ce qu’est devenue Pristina, avec les troupes serbes qui se sont déversées dans ses rues, armées de fusils-mitrailleurs, leurs colonnes de chars et de véhicules militaires comme débarqués de l’espace.

Il sourit et moi aussi. Ce dont à cet instant nous pouvons avoir l’air ne m’effraie pas et lui non plus, parce que nous étions destinés à nous rencontrer, je me dis, et lui aussi peut-être, nous sommes tombés au même moment sur cette terrasse.

Il finit par demander l’addition au serveur, paie mes cafés et annonce qu’il doit se rendre à la bibliothèque avant son prochain cours.

– Ça te dit de m’accompagner ? demande-t-il.

Je n’ai rien à y faire mais réponds que bien sûr je me joins à lui, et nous voici sur le bref trajet, traversant la rue et parvenant au campus, dont nous empruntons la pelouse aux sentiers de dalles grises mouchetées et corrodées auxquelles les années ont mordu des pans entiers, nous gravissons les quelques marches menant à l’entrée d’un bâtiment qui semble enveloppé dans un filet de pêche et pénétrons dans un hall immense, crevé de lumière, comme dans la gueule infectée d’un monstre antique. Les sols sont couverts d’une fastueuse mosaïque de marbre et des rosettes métalliques sont fixées aux murs tels des regards exerçant leur contrôle, des yeux de divinités.

Il marche quelques pas devant moi et soudain je lui saisis l’épaule, comme un fou, au milieu du hall d’entrée de la bibliothèque, oui, complètement à rebours de mon caractère,

sans réfléchir, au milieu de la foule qui se déverse du bâtiment, au cœur de l'après-midi retombé en chaleur moite je pose la main sur lui, pour de vrai, et il s'arrête, au bout d'un instant tourne la tête, commence par regarder ma main, le bout de mes doigts sur l'arc de sa clavicule et moi ensuite, et en ce bref instant je suis un homme tout à fait différent – plus en vie, je songe, plus en vie que je ne l'ai jamais été.

Il est serbe et moi albanais, nous devrions donc être ennemis, or maintenant que nous nous touchons, il n'est plus entre nous une seule parcelle qui soit pour l'autre aberrante ou étrangère et j'ai la certitude inébranlable que, nous deux, nous ne sommes pas comme les autres, et cela me vient avec une telle force, une évidence si massive que cela me semble un message adressé de plus haut ; nous nous fichons de voir que beaucoup roulent des yeux réprobateurs ou nous intiment de dégager du chemin, que beaucoup ricanent en nous dépassant, se moquant peut-être de notre incapacité à former des mots, ayant perdu la parole pour eux comme pour nous.

Car, au moment où il me demande enfin si j'aurais le temps de le revoir la semaine prochaine, au même café aux alentours de midi, avant de laisser son visage glisser sur la courbe d'un sourire qu'il tente aussitôt de contenir, tel un accès de rire inconvenant, un sourire auquel je réponds du mien en lui disant *on se revoit la semaine prochaine, au même café*, je sens ma vie se diviser en deux, vie d'avant lui et vie d'après, et combien celle que j'ai vécue jusqu'ici se réduit soudain à un détail insignifiant de ma vie nouvelle, se fait oublier tel un petit mensonge inventé dans l'urgence.

C'est le début d'avril et je désire un autre homme avec si peu d'équivoque, avec tant de clarté que, tout le reste de l'après-midi, il est dans les prières par lesquelles sans vergogne je demande à Dieu qu'il soit mien.

Le soir même mon épouse me sert une soupe de haricots, des poivrons grillés à la crème, de la feta, des tomates, du concombre et de l'*ajvar*. En plein milieu de mon dîner elle vient s'asseoir en face de moi, inquiète ; elle semble retenir sa respiration ou se trouver en compagnie gênante.

Je l'ai épousée jeune, aux premiers jours de l'été il y a quatre ans, à l'instigation de mon père, emporté plus tard par une maladie du foie. J'avais seulement vingt ans et j'étais fils unique. C'est une femme exceptionnelle, obéissante et avare de paroles, intelligente même si elle ne s'est pas instruite, douée de ses mains, ayant de bonnes manières et venant d'une famille estimée. C'est ce qu'on m'avait promis : une épouse plus digne qu'elle, Ajshe, une mère plus excellente, il ne s'en trouvera pas.

Ainsi, conformément au vœu de mon père qui nourrissait de grands espoirs sur ma personne, ai-je dit que, bien sûr, je la prenais pour épouse, si tant est que son père me promît qu'Ajshe attesterait par sa vie des propos énoncés à son sujet. Lorsque, à mon tour, j'ai eu assuré au père d'Ajshe être honnête et digne de confiance, ajoutant que je ne m'étais jamais fié aux poings et ne pourrais jamais commettre l'adultère, que je n'engagerais pas un dinar au jeu et que la bouteille n'était pas une menace puisque moi – tout comme mon père – j'avais en estime l'instruction et que j'étais en train de m'inscrire à l'université, je l'ai obtenue pour épouse.

Nous nous sommes mariés parce que mieux vaut vivre avec quelqu'un que seul, parce que l'homme doit avoir une femme auprès de lui, parce que la femme doit avoir elle aussi un homme à son côté, parce que l'homme, surtout un homme comme moi, doit se reproduire et prolonger sa lignée, c'est

important, avoir au moins un fils à qui laisser maisons, terres et argent.

Notre mariage a été traditionnel, elle s'est préparée pendant des semaines, a constitué son trousseau et fait ses adieux aux membres de son ancienne vie, et moi je me suis disposé à lui faire une place, en souhaitant qu'elle s'entende avec mes parents. Le pire aurait été qu'Ajshe s'avère avoir la tête dure, incapable de se conformer aux instructions, ou que ma mère refuse de lui céder un pouce et regarde de haut sa manière d'accomplir les travaux domestiques.

On est allé ensuite la quêrir pour la ramener chez moi. Le jour de notre mariage, elle était immensément belle et mutique comme une tapisserie, quasiment sourde-muette, comme il se doit ; sa robe de mariée brodée d'or ressemblait à un papier de soie plissé sur lequel on aurait répandu des paillettes, et quand j'ai couché avec elle pour la première fois lors de notre nuit de noces elle a juste pris quelques inspirations plus profondes alors qu'elle saignait, alors que je voyais combien ses douleurs étaient grandes.

Après nous être douchés chacun de notre côté cette nuit-là, j'ai dit à Ajshe qu'elle était vraiment à tomber pendant notre mariage, que de ma vie jamais je n'avais vu femme plus belle qu'elle et que j'étais heureux que nous nous soyons unis, et elle aussi a dit être heureuse et fière que ce soit moi son époux et le père de nos enfants à venir, puis nous n'avons pas tardé à nous endormir, moi égaré dans un sommeil agité et elle épuisée de douleur.

— Je promets de prendre soin de toi, d'être ton bras droit, ton roc, a récité comme un psaume Ajshe le lendemain matin en accrochant à ses oreilles les boucles en forme de cœur que je lui avais offertes, et ses paroles ne recelaient pas le moindre souci de l'avenir, pas une trace de sa souffrance de la soirée précédente.

Mon père est mort deux mois après notre mariage. Il avait été longtemps malade et s'était beaucoup affaibli dans les dernières semaines, mais sa mort a été bonne puisqu'il a pu me voir ensemble avec une femme comme Ajshe.

À mon grand soulagement, Ajshe est exactement telle qu'on me l'avait promis. Patiente et compréhensive, la femme la plus magnanime que je connaisse. Elle m'écoute et m'encourage et n'a jamais protesté contre moi ou mes parents, et lorsque je lui ai dit vouloir un jour écrire un livre se situant dans l'ancien temps, un récit sur la guerre, peut-être sur l'humiliation subie par les Albanais depuis des siècles, l'histoire d'amour la plus haletante qu'on ait jamais lue, elle a répliqué :

– Quel genre de personne peut écrire des livres si ce ne sont les hommes comme toi ? Dis-moi si je peux faire quelque chose, t'aider d'une façon ou d'une autre.

Elle est fière de moi comme si j'incarnais déjà l'image de mes rêves, l'écrivain dont les mots sont immortalisés sur les pages des livres et des journaux. Elle dit ce genre de chose sans savoir combien de temps et d'abnégation exige un tel travail.

Lorsque ma mère a eu son cancer, il y a deux ans, Ajshe a endossé sa responsabilité : elle lui lavait et changeait ses vêtements, la nourrissait, lui tenait compagnie et l'écoutait tout en réussissant à préparer des repas plus savoureux les uns que les autres alors que l'argent était rare puisque je ne travaillais qu'à l'occasion, à côté de mes études, comme serveur dans un restaurant de Pristina.

À la mort de ma mère, j'ai vendu ma maison à des membres de ma famille et acheté un appartement à proximité du centre-ville de Pristina afin de me rapprocher de l'université, de me séparer de ma voiture et de gagner du temps sur mes trajets. Je voulais aussi quitter les terres familiales, le quotidien rural rabougri sur sa méfiance envers les voisins et ses commérages

dans le dos des autres n'ayant jamais convenu à la qualité de mon caractère.

Notre maison sur trois niveaux, grande et particulièrement en bon état, a laissé place à un deux pièces délabré à Ulpiana. C'est là qu'Ajshe doit se faire plus discrète qu'une souris quand j'étudie ou quand je dors. Bien qu'elle rêve d'habiter une grande maison et d'élever des enfants dans une région tranquille, de s'occuper de son jardin et de son champ, d'avoir des animaux, elle n'a jamais exprimé son opinion. Elle va là où je vais.

Par moments je me fais la réflexion que j'ai bien de la chance qu'elle soit mon épouse et douée d'un tel caractère, surtout à entendre les récits faits par certaines de mes connaissances à propos des leurs, des histoires où la femme brise la paix domestique par ses disputes avec ses beaux-parents, déshonore son mari par ses protestations incessantes ou manque à ses devoirs de bâtisseuse du foyer ou d'éducatrice.

Parfois je songe au contraire que je ne la mérite pas – quand nous faisons l'amour, par exemple, et qu'elle me voit me hâter, simuler l'éjaculation alors que pas une goutte ne s'écoule de moi et fuir son contact autant qu'éviter de la toucher –, alors je m'enfonce dans le chagrin et je comprends qu'elle est trop bien pour moi, pour vivre cette vie-là avec moi.

Le pire est de savoir qu'Ajshe n'osera jamais me dire qu'elle voudrait vivre à l'encontre des décisions que je prends. Ou non, pire encore est le fait que notre respect mutuel installe entre nous une compétition dont je sors toujours perdant.

Son affection qui pleut sur moi et son amour débordant, je me demande souvent si je saurai jamais y répondre.

Alors que nous sommes assis ce soir-là face à face à la table de la cuisine, Ajshe prononce mon nom comme jamais elle ne

l'a fait avant. Sa voix est si basse et fragile que je sais déjà ce qu'elle se dispose à annoncer, comme elle sait que je redoute les mots qui vont suivre.

– Je suis enceinte.

Elle baisse le regard, le relève et croise les mains sur la table devant elle.

– Tu en es sûre ? je demande en reposant ma cuiller.

Pourquoi l'enfant doit-il venir juste maintenant, pourquoi n'a-t-il pas fait son arrivée plus tôt, dans ces années où nous aurions eu de la place pour lui et que nous pensions propices à la naissance de notre premier-né ?

– Oui, déclare-t-elle lentement, je ne pouvais pas t'en parler plus tôt, je n'en suis sûre que depuis peu. Je suis allée chez le médecin aujourd'hui, je te demande pardon de l'avoir fait en cachette mais il fallait que je sache pourquoi mon ventre est si agité ces derniers temps. On m'a dit que la grossesse est déjà bien avancée même si mes règles sont arrivées normalement, que l'enfant va naître en juillet.

Nous restons silencieux un long moment et nous regardons ; produire n'importe quel bruit ou mouvement paraîtrait déplacé.

Elle se dérobe la première et promène le regard sur la vaisselle, les murs, par la fenêtre ; sur tout sauf moi. Et ensuite un truc se déclenche, je ne saurais expliquer ce qui se produit en moi mais je me lève comme happé par une force, je fais quelques pas pour me rapprocher d'Ajshe qui me donne l'impression d'être devenue une étrangère, une parfaite inconnue.

Puis je la frappe. Pour la toute première fois, du dos de la main, au visage, de toute la force de mon bras.

Sa tête tangué comme un punching-ball sous la puissance du coup et elle émet un jappement misérable, et quand ensuite